



Bruno Delarue

# Monet à Etretat

Monographies citadines



TERRE EN VUE  
EDITIONS

Misérable village de pêcheurs, Etretat est, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, rarement visité. En 1826, mille cinq cents habitants vivent en vase clos dans de pauvres maisons recouvertes de chaume réparties dans des cours qui sont autant de territoires familiaux. Quatre-vingts pour cent de cette population tire pitance de la pêche. Un monde à part, respectant des règles précises de vie communautaire parce que la mer force à l'union, surtout quand il s'agit de répéter chaque jour la mise à l'eau des grosses caïques qu'il faut pousser dans la lame, ou les sortir (terrir) à l'aide du cabestan avant qu'elles ne se remplissent d'eau. Aucun confort, de la crasse partout, des pluies qui se déversent en torrents, et des femmes indispensables pour le ramassage des filets, pour la vente du poisson jusqu'aux villages des environs, et pour pousser, tous les jours, jeunes ou vieilles, sur les grandes barres de bois des cabestans.

La mer nourricière n'est pas qu'une amie. Ses colères sont terribles et chaque famille compte nombre de naufragés. On ne sait rien d'elle encore, ni de son fonctionnement, ni des monstres qui habitent certainement ses grands fonds. Ce n'est qu'en 1861 que Michelet publiera *La Mer*, premier livre de divulgation de l'océanographie.

Les premiers qui sortiront le village de sa torpeur seront justement des artistes, des romantiques en rupture de ban avec l'institution, vouant au paysage une passion naissante que leur contestera encore longtemps l'académie. Ce sont les premiers contemplateurs, une race toute nouvelle qu'émeut la nature au travers de laquelle ils vont exalter leurs sentiments.



CI-DESSUS  
Eugène Le Poittevin  
*La Vie d'une caïque (la vente du poisson)*  
lithographie gravée par Jazet  
53 x 71 cm  
© collection privée, Etretat



CI-DESSUS  
L'Hôtel Blanquet  
carte postale  
© collection de l'auteur



CI-CONTRE  
Henry Bacon  
*Femme de pêcheur au cabestan, 1881*  
dessin à l'encre  
23 x 17 cm  
© collection de l'auteur

PAGE DE GAUCHE, EN HAUT  
Alexandre Noël  
*Etretat, vue prise du Trou à l'Homme, circa 1821*  
aquarelle gravée par Th. Fielding  
© collection privée, Etretat

Ce sont Eugène Isabey, Eugène Le Poittevin, Paul Huet, mais aussi l'autre grand Eugène, Delacroix qui va faire des éléments si grandioses de ce paysage des monuments telluriques. Les premiers arrivent vers 1820, et certains s'y installent tel Le Poittevin qui se fait construire un atelier au bord de l'eau qu'il prêtera à Courbet quand il viendra en 1870 peindre sa fameuse série des *Vagues*.

Beaucoup de ces peintres sont alors attirés par la mode du pittoresque, et c'est par tous ces tableaux, le plus souvent charmants, présentés au Salon annuel de Paris qu'Etretat commence à sortir de l'oubli.

La mode naissante des bains de mer va rapidement prendre le relais de cette évolution du village vers une autre économie. Quelques écrivains, d'abord Alphonse Karr, puis Guy de Maupassant, à tant vanter les charmes étretatais, seront les meilleurs hérauts de cette évolution. Voici maintenant que la notion de vertus curatives de la mer, seulement pratiquée par certaines villes de bord de mer telles que Dieppe ou Granville très spécialisées dans cette expérience médicale, se répand dans le grand public qui va se précipiter sur les côtes de la Manche, puis de l'Atlantique. De médicale, cette nouvelle occupation va rapidement devenir hédoniste, et tous les villages voir leurs estrans se transformer avec la construction de casinos, de cabanes de plage, de bâtiments de bains chauds et autres commodités pour une clientèle à la fois riche et citadine qui arrive en masse.

A Etretat, les autochtones se font voler la moitié de cet estran où ils échouaient leurs bateaux et où séchaient leurs filets de coton. Voici



Claude Monet

CI-CONTRE  
**Grosse mer à Etretat**  
(W 127), 1868  
*huile sur toile*  
66 x 131 cm  
Musée d'Orsay, Paris  
© Awesome art

PAGE 7  
**La Pie (W 133), 1868**  
*huile sur toile*  
89 x 130 cm  
Musée d'Orsay, Paris  
© Awesome art

PAGE 8  
**La Porte d'amont,  
Etretat (W 258), 1873**  
*huile sur toile*  
81 x 100 cm  
Fogg Art Museum, The Harvard University, Cambridge, Massachusetts  
© Awesome art

PAGE 9  
**Etretat, la falaise d'amont**  
*pastel*  
© Awesome art

maintenant qu'il faut être inscrit à la société des bains pour accéder à cette partie de la plage dévolue aux plaisirs de la baignade. Il ne reste aux Etretatais que le « perrey des manants ». Bien sûr, le village va largement profiter de l'économie balnéaire, mais le choc entre ces deux populations qui ne peuvent se comprendre tant elles ont des modes de vie incompatibles va créer, parmi les autochtones, un ressentiment compréhensible, qui perdure encore.

Réduire en quelques lignes une histoire aussi bousculée ne doit pas faire oublier qu'Etretat se distingue avant tout par l'extraordinaire de son paysage, par ce que la nature l'a dotée de merveilleux en rythmant son espace d'arches grandioses : celle d'amont que Maupassant comparera à un éléphant trempant sa trompe dans l'eau, et celle d'aval avec son aiguille, qui marquent les limites de sa plage ; et puis, comme un suprême cadeau, la Manneporte, un peu plus loin vers l'ouest, après la plage de Jambourg, peut-être la plus grandiose. Un tel paysage, si romantique avec ses grottes et ses arches, ne pouvait que voir s'y précipiter les paysagistes. Y viendront les plus grands, notamment Bonington, Corot, Whistler...

Claude Monet, qui a passé toute sa jeunesse au Havre, connaît bien sûr Etretat depuis sa plus tendre enfance. Il est donc logique qu'il y vienne et qu'il y revienne pour de longues campagnes. Mais cette proximité du Havre ne suffit pas à justifier son attachement pour la côte normande, et plus spécialement pour Etretat. On peut y voir trois autres raisons :

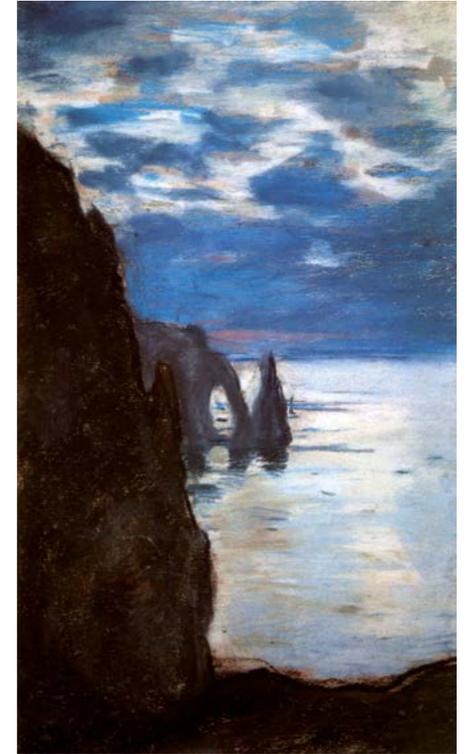




- Nul paysage plus que celui des bords de mer ne peut mieux s'accorder à la touche impressionniste dont le but est de capter les vibrations de l'air et de la lumière. Le vent, les embruns sont ici autant matière à motifs que les falaises ou la mer. Les impressionnistes ont beau moquer les romantiques, ils ne sont pas insensibles à cette puissance des éléments qu'accentue la particularité des falaises d'Etretat. Décor dont la variété n'est pas un des moindres avantages pour un peintre. On verra que devant la Manneporte, Monet, en se collant littéralement à son sujet fait œuvre romantique parce qu'il magnifie le paysage qu'il peint, même si palette et touches empruntent un tout autre esprit.

- Une autre raison tient à l'aspect commercial que Monet, sourcilieux sur les questions d'argent, n'oublie jamais. C'est Durand-Ruel qui lui demandera d'aller à Etretat parce que c'est plus facile de vendre une vue des falaises mondialement connues qu'un sous-bois ou les courbes d'un vallon anonyme. Rappelons-nous qu'en 1869, Courbet ne cachait pas y être aussi venu en service commandé. Si, comme Monet, il peignit la mer et les falaises, il saura, lui, profiter de la présence de la clientèle pour s'enrichir en portraits de belles dames, population que Monet n'aura de cesse de fuir.

- Enfin, en dehors du besoin évident de renouveler ses motifs, la meilleure des raisons qui le faisait quitter Paris, et qui toute sa vie lui fit alterner séjours à Giverny (à partir de 1884) et campagnes solitaires, est la possibilité de se retrouver seul face à sa peinture. Dans une



PAGE DE DROITE  
**Gros temps à Etretat (W 826), 1883**  
*huile sur toile*  
65 x 81 cm  
National Gallery of Victoria, Melbourne © Awesome art

PAGE 13  
**Aiguille d'Etretat, marée basse (W 831), 1883**  
*huile sur toile*  
60 x 81 cm  
Collection particulière © Awesome art

PAGE 14  
**La Manneporte (W 832), 1883**  
*huile sur toile*  
65 x 81 cm  
The Metropolitan Museum of Art, New York © Awesome art



lettre riche d'enseignements, envoyée d'Etretat à son ami Bazille en décembre 1868, il écrit : « On est trop préoccupé de ce que l'on voit et de ce que l'on entend à Paris, si fort que l'on soit, et ce que je ferai ici a au moins le mérite de ne ressembler à personne, du moins je le crois, parce que ce sera simplement l'expression de ce que j'ai ressenti, moi personnellement. »

Pour éviter la foule des villégiateurs, Monet viendra à Etretat le plus possible durant l'automne ou l'hiver, moments, disait-il, où la campagne est la plus belle, quitte à être terriblement tributaire du climat. De même, il évitera constamment de montrer le village, cadrant ses vues au pied des maisons, croquant donc un Etretat intemporel, celui d'une nature vierge qu'aucun progrès ne serait venu chambouler. Ce qui permet au spectateur actuel de retrouver dans les tableaux de Monet un paysage absolument inchangé. Seules, les rares vues de bateaux prises depuis l'hôtel Blanquet se parent d'un bien involontaire aspect historico-pittoresque.

Cependant, éviter les vacanciers (on dit ici les « horsains) ne l'empêche nullement de sillonner les mêmes sites qu'eux. Parce qu'à Etretat nul ne peut échapper à la magie des falaises, de ses arches et de son aiguille ; parce qu'en quelque endroit où l'on se pose sur la plage, que l'on regarde vers l'ouest ou vers l'est, la découpe spectaculaire des falaises ne peut échapper au plus distrait des regards. Ici, tout est objet d'émerveillement. Chercher à esquiver serait le plus stupide des comportements.



Pour Monet, ce qui l'inquiète le plus n'est pas tant de se confronter à la force de ce paysage qu'à ses représentations par les plus éminents de ses confrères. Faire autrement, tout aussi bien sinon mieux qu'eux, tel est le challenge, surtout depuis qu'en 1869 et 1870, Courbet y peignit quelques chefs-d'œuvre révolutionnaires qui furent exposés au Salon de 1870 et que, bien sûr, tout le monde a vus, et commentés. C'est que ces panoramas de la falaise d'aval, et ces *Vagues* qui pour la première fois dans l'histoire de l'art montrent la mer sans rien d'autre qu'elle-même, sans la présence de nymphes ou même de pêcheurs, bousculent les fondements de la peinture. On n'est plus ici dans le pittoresque mais au cœur même d'une révolution d'où naîtra la modernité. Il écrit à Alice, le 1<sup>er</sup> février 1883 : « Je compte faire une grande toile de la falaise d'Etretat, bien que ce soit terriblement audacieux de ma part de faire cela après Courbet, qui l'a faite admirablement, mais je tâcherai de la faire autrement [...] »

La barre est donc terriblement haute. Pour relever ce défi, il va lui falloir livrer une véritable lutte, un corps-à-corps dont il sortira gagnant grâce à une idée qui est en soit un autre défi : se battre contre le temps qui vous change les lumières à tout bout de champ. Deux solutions pour cela. D'abord peindre rapidement, ce qui implique de ne plus méjuger de l'esquisse malgré les rodomontades du marchand qui réclame des tableaux aboutis parce que le public a été abruti par le léché des

« VOUS NE  
POUVEZ VOUS  
FAIRE UNE IDÉE  
DE LA BEAU-  
TÉ DE LA MER  
DEPUIS DEUX  
JOURS, MAIS  
QUEL TALENT IL  
FAUDRAIT POUR  
RENDRE CELA,  
C'EST À RENDRE  
FOU. »  
À ALICE,  
LE 3 FÉVRIER 1883

